

MARC GOURAUD

AU CRÉPUSCULE D'UNE
NOUVELLE AUBE

Marc Gouraud

Au crépuscule d'une nouvelle aube

© Marc Gouraud, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5397-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur :

Thrillers :

- Saga Julie Fronsac :
 - Les supplices de la passion
 - La justice des fous
 - Lola
 - Scories
- L'il d'ex
- Le reflet du mal
- Lignes de mort
- La face du Diable

Aventures :

- Là où je suis mort

Feel good :

- Les secrets des Cabanes – le complot
- Les secrets des Cabanes – révélations

Recueil de nouvelles :

- Histoires à dormir debout...ou à ne pas dormir du tout

*« Nul ne rencontre deux fois l'idéal. Combien peu le rencontrent même une
fois ! »*
Oscar Wilde

Pierre – 11 septembre 2021

Ce chemin n'en finit pas ! Cela fait déjà un moment que le soleil a glissé derrière les montagnes, et la luminosité commence à baisser sérieusement. Moi qui voulais arriver avant la nuit pour installer mon campement, c'est mal barré.

Les mots de Marcel Pantaillou, le fermier avec qui j'ai perdu plus d'une heure à négocier, me reviennent en tête.

« Qu'est-ce que vous allez fiche là-haut tout seul ? A cette saison, y a personne qui y monte. Z'êtes pas un de ces drogués qui se disent survivalistes au moins ? Parce que si c'est pour avoir une bande de beatniks d'ici une semaine, j'préfère vous prévenir tout de suite, dans le coin ça va pas plaire des masses. »

Ce qui lui avait plu, par contre, c'était la pile de billets que je lui avais donnée à titre d'avance pour les services qu'il allait me rendre. Comme si, soudainement, que je sois un « Beatnik » ou pas, lui importait beaucoup moins.

Survivaliste... moi qui ne sais même pas utiliser le dixième des fonctions de mon fourgon aménagé flambant neuf, qui, pour un baptême du feu, est secoué dans tous les sens par les cahots de ce chemin interminable.

Survivaliste... en même temps c'est un mot qui me définit bien à partir d'aujourd'hui. A la différence que moi je n'ai pas choisi de l'être.

Le chemin continue de monter de plus en plus abruptement, alternant les passages à découvert et les circonvolutions dans des bois, où les arbres semblent vouloir refermer le passage derrière nous.

Je dis « nous » parce que j'ai baptisé mon compagnon de voyage, qui est aussi à partir d'aujourd'hui ma maison : Robert.

Ne me demandez pas pourquoi Robert, moi-même je n'en sais rien. Ça m'est venu comme cela. Marilyn ou Tiffany cela aurait été quand même plus sympa pour discuter « *Alors Marilyn, comment ça va ce matin ? Pas trop de buée sur le pare-brise* », ou « *Allez Tiffany, on plie les gaules et on taille la route* ». Mais non, ça sera Robert. C'est bien Robert, ça fait solide, ça fait pote de toujours, quelqu'un sur qui compter, et moi, mon Robert, je vais avoir besoin de lui dans les mois à venir.

Je lui allume les phares, ça va, ça je sais faire, parce que cette fois je commence vraiment à ne plus y voir grand-chose. À peine ai-je appuyé sur le commodo que la silhouette furtive d'un animal se dessine dans le halo lumineux, avant de disparaître dans l'obscurité des arbres qui bordent le chemin.

C'était quoi ? Je n'en ai aucune idée, mais c'était gros. Je me rends compte

que je ne sais rien de la faune que je vais côtoyer ces prochains mois. Quelles bestioles peuvent vivre dans ces montagnes ? Moi qui ai pour habitude de tout anticiper, cette fois je pars complètement à l'aventure et ça me fait aussi peur que cela m'excite.

En parlant d'aventure, le chemin commence à être humide, et cela fait plusieurs fois que Robert patine. Heureusement que mon vendeur préféré m'a convaincu de prendre l'option quatre roues motrices lorsque je lui ai précisé que je comptais accéder aux endroits les plus isolés possible. Il faut dire que vu le prix de l'option, j'imagine que sa commission a fait un bond lorsque je l'ai cochée. Mais malgré ses quatre roues motrices, Robert a du mal. Si je reste coincé sur ce chemin, il faudra que j'attende trois jours que mon fermier monte m'apporter le ravitaillement comme convenu. Ou alors il faudra que j'utilise mon ange gardien, ce téléphone satellite qui est mon seul lien avec la civilisation. Mais il n'est pas là pour ça et je refuserai de m'en servir en toute autre occasion qu'une véritable urgence.

Bah, après tout, j'ai un toit sur ma tête, des vivres plein les placards et le réfrigérateur, de quoi me laver et une page blanche qui m'attend. Alors, que je commence à la remplir à destination ou sur ce chemin, ça ne change pas grand-chose.

Le soubassement de Robert frotte sur une nouvelle ornière. Si le vendeur de la concession voyait où j'embarque ce qu'il considère comme la « Rolls » des fourgons aménagés qu'il m'a vendue à prix d'or, il me le rachèterait illico.

Robert grince, geint, mais continue d'avancer. À tout moment je m'attends à ce qu'un des placards se détache et s'écrase dans la cellule de vie, mais une « Rolls » est une « Rolls » et cela n'arrive pas. Au contraire, le chemin devient moins pentu et plus praticable, le paysage qui défile dans les phares a changé lui aussi, comme si la nature s'était écartée pour me libérer le passage.

Soudain, après une ultime bosse, il est là devant moi. Les phares de Robert me renvoient le miroitement de ses eaux endormies. Je suis arrivé. Devant moi se dresse le lac de Bastampe, perché à deux mille mètres d'altitude. C'est là que je vais vivre les prochains mois, là que je vais tenter de retrouver l'inspiration qui fut la mienne et de tirer un trait sur ma vie d'avant.

Mais pour le moment, l'urgence est de trouver un coin pour la nuit. Le chemin s'arrête brutalement face à un rocher et je ne me sens pas de risquer les roues de Robert en hors piste avec la nuit qui est déjà tombée. Je manœuvre de manière à avoir une vue sur le lac depuis ma couchette. Les paroles du vendeur me reviennent en tête « vous allez voir, la caméra de recul infrarouge, c'est le top du

top ». Il n'avait pas tort, cela m'évite probablement de faire ses premières bosses au pare-chocs de Robert, mais en même temps je me sens comme un intrus dans ce lieu sauvage, avec cette technologie qui n'y a pas sa place. J'en viens presque à regretter de ne pas avoir acheté un vieux camping-car d'occasion. Je sais que cela va passer, je veux bien changer de vie, mais il y a des limites. Peut-être que dans six mois j'aurai vendu Robert et que j'habiterai dans une hutte de branchages, que je graverai mon roman sur la roche plutôt que de la saisir sur un traitement de texte. Six mois...

Je coupe le moteur et fais pivoter mon siège vers l'arrière pour passer dans la cellule de vie. À l'extérieur, l'obscurité est maintenant totale. J'essaie de me rappeler la démonstration du vendeur pour baisser les stores de cabine, mais je ressens une immense fatigue et je me dis que je verrai ça demain. Je n'ai pas faim, ça fait un moment que ça dure. Je sais que je devrais me forcer à manger un peu, mais je ne rêve que d'une chose, m'allonger. Je délaisse le cabinet de toilettes dont les mérites ont été vantés durant au moins une demi-heure par mon vendeur intarissable et je gagne le fond du fourgon pour accéder à l'espace nuit. Le lit prend toute la largeur et même s'il est encombré des équipements indispensables aux semaines qui viennent, j'ai le sentiment d'être le roi regagnant ses appartements. Sauf que dans mon cas, la reine n'est plus là.

Je ferme les stores des deux baies vitrées – ça, je sais faire – tire le rideau occultant qui sépare la partie nuit du reste de la cellule et me jette tout habillé sur le lit. Je ne peux pas passer outre mon petit rituel du soir, mais pour le reste tant pis, je me couche sale et tout habillé. Après tout c'est le premier jour de ma nouvelle vie, j'ai tous les droits.

Pierre – 12 septembre 2021

Depuis combien de temps n'ai-je pas passé une nuit comme celle-là ? Je ne dis pas que ce matin je suis en forme, mais je me sens bien, et ça fait un moment que cela ne m'est pas arrivé.

Ce sont les cris des canards qui fêtaient le lever du soleil sur le lac qui m'ont réveillé. Je ne pensais pas que des oiseaux, aussi aquatiques soient-ils, pouvaient faire autant de bruit. Mon premier réflexe est de regarder ma montre, mais je me souviens qu'avant de m'endormir, hier soir, je l'ai ôtée de mon poignet. Le temps qui passe, les minutes qui s'écoulent et qui ne reviendront pas, ce n'est plus pour moi. À partir de maintenant, je veux profiter de chaque seconde, et tant pis si je perds la notion du temps.

Je me redresse, non sans difficultés, et mon regard se pose sur le téléphone satellite rangé dans une des petites niches qui surplombe mon lit. Là-dessus j'ai été obligé de céder, c'était la condition sine qua non à ma liberté. Mine de rien ce machin m'a coûté un bras et j'espère bien ne pas avoir à m'en servir. Du moins le plus tard possible. Mais Richard a été intransigeant : « C'est sans compromis Pierre. Là où tu vas aller te perdre tu n'auras pas de réseau mobile et s'il t'arrive quelque chose tu dois avoir les moyens de nous alerter. »

Assis sur mon lit, attendant de pouvoir me lever, je souris. Je ne suis pas sûr que si je tombe sur un ours, il accepte que je passe un coup de fil avant de me dévorer. J'ironise parce que penser à ce téléphone me fout le bourdon, même si je reste parfaitement conscient que sans lui je n'aurais jamais eu le droit de prendre ces « vacances ».

Allez Pierre, assez gambergé, une belle journée t'attend, et tes futurs lecteurs comptent sur toi pour leur pondre une histoire comme tu sais si bien les faire. Du moins comme tu savais.

Je traverse la cellule de vie du fourgon, ce qui me prend environ trois secondes, vu qu'elle fait la taille de mon ancienne salle de bains, j'ouvre la porte latérale et là, ça me saute au visage !

Je reste sur le seuil de Robert (j'en conviens ça sonne un peu bizarre dit comme cela), presque tétanisé par la beauté dont la nature me fait cadeau. Le lac semble figé, pas une seule ride ne vient troubler sa surface à la couleur métallique. Une brume évanescence flotte par plaques environ un mètre au-dessus formant des figures fantomatiques. Tout autour, les arbres qui le bordent sont autant de sentinelles semblant veiller sur sa quiétude. Plus loin, les

montagnes sont encore plongées dans une semi-obscurité, mais à l'Est, une lueur diffuse commence à poindre, et un halo de lumière éclaire les pics les moins hauts. J'ai voyagé un peu partout dans le monde, j'ai vu des coins paradisiaques, des chutes d'eau vertigineuse, des eaux émeraude, des couchers de soleil féeriques, des aurores boréales merveilleuses, mais jamais je n'ai été touché à ce point, jamais je n'ai ressenti l'émotion qui m'étreint. Il y a une bonne raison à cela, et je ne la connais que trop bien, mais je me rends compte à ce moment-là que j'ai parcouru tous les endroits du globe en dépensant des sommes folles pour voir ce qu'il fallait avoir vu au moins une fois dans sa vie, alors qu'un tel endroit m'attendait à même pas trois heures de chez moi. Un endroit simple, préservé de la folie touristique, où la nature commande et ne subit pas. Soudain, le silence de cathédrale est rompu par une bande de canards qui percent la brume pour s'élever au-dessus du lac. Au même moment, le premier rayon de soleil franchit les sommets et vient caresser la cime des arbres. Et devant tant de beauté, seul au monde, je pleure.

Je me ressers une troisième tasse de café, je ne devrais pas, je le sais, mais j'aime le café et j'aime le boire quand je suis bien. Et Dieu sait que là je suis bien... Non, pardon, un athée comme moi ne devrait pas employer une telle expression, surtout sachant de quoi l'homme est capable en son nom. Donc disons tout simplement « Me suis-je jamais senti aussi bien ? »

Après le moment magique vécu ce matin, j'ai repris mes esprits et commencé à chercher un endroit pour installer mon campement. Je ne sais pas combien de temps je vais rester là, quatre jours, une semaine, trois mois, mais je veux m'y sentir le mieux possible.

L'endroit où je viens de passer la nuit avec Robert – si on m'avait dit qu'un jour j'écrirais cela – est en fait une sorte de clairière un peu plus large que le chemin qui m'a amené jusque-là et qui doit servir à faire demi-tour aux rares véhicules qui s'aventurent ici. J'aurais pu rester là, la vue y est superbe, mais j'aurais eu trop l'impression de camper sur un parking ou sur une de ces aires réservées aux camping-cars, où votre voisin est si proche de vous que vous avez l'impression de ne pas être seul dans votre lit. Vous allez me dire que le risque de voir arriver un autre véhicule de campeurs jusqu'ici est faible, mais peu importe, je veux être TRANQUILLE !

Heureusement un autre chemin partait sur la gauche, s'enfonçant entre les pins touffus en longeant le lac. L'ayant parcouru à pied sur une cinquantaine de